RÉPARTITION ET DENSITÉS DE LA POPULATION

Christian SEIGNOBOS

La province de l'Extrême-Nord est une des plus peuplées du Cameroun, mais aussi de la zone soudano-sahélienne dont elle fait partie. Sa population de 1 395 231 habitants en 1976 est passée à 1 855 678 en 1987 et à 2 141 000 en 1992. Elle est estimée en 1995 à 2 467 000 personnes (Minpat, délégation provinciale). Toutefois, la répartition du peuplement est marquée de fortes inégalités. Elle est aujourd'hui encore tributaire de l'héritage des siècles antérieurs. Les correctifs des périodes coloniale et post-indépendance sont sensibles dans un certain nombre de régions. Les charges démographiques les plus fortes intéressent les montagnes, hormis les vastes zones de plateaux, autrement dit les monts Mandara septentrionaux. Les plages de fortes densités qui se retrouvent en plaine concernent les régions de peuplements masa, wina et tupuri.

Les groupes repliés près des massifs-îles offrent des densités beaucoup plus basses et plus inégalement réparties. Les densités des peuplements giziga et mundang sont assez voisines de celles des plateaux des Mandara centraux : Bana, Jimi, Gude. Ces derniers ont reproduit sur les hautes terres les mêmes phénomènes d'habitat défensif auprès de reliefs ruiniformes. On passe ensuite à des fourchettes de densités encore variables, mais qui se relèvent parfois sensiblement dans le cadre des entités musulmanes, comme dans les prolongements de l'empire du Bornou que sont les sultanats kotoko au sud du lac Tchad, de son vassal le Wandala et enfin, dans les lamidats peuls.

Des vides demeurent, correspondant moins à des zones inhospitalières qu'à des zones tampons ou à des couloirs de razzia. Les deux capitalisations de peuplement possibles telles que les schématise P. PÉLISSIER (1985 : 204) sont ici parfaitement décelables : « Dans un continent largement sous-peuplé, les fortes densités ne pouvaient naître que des deux situations contraires (...) à savoir l'organisation de peuplements régionalement étoffés par un pouvoir politique capable de leur assurer encadrement et protection, ou bien l'entassement dans des aires de refuges et la capitalisation sur place des effectifs de sociétés impuissantes à répondre à la croissance démographique par l'expansion spatiale. » La situation de l'habitat apporte une confirmation et une précision à ces plages d'inégales densités.

Les densités sont calculées à partir de chiffres de population pris dans un cadre administratif qui, le plus souvent, n'autorise pas de différenciation entre zones de montagne et piémont, proximité de cours d'eau et interfluves... Si l'on reprend la carte – très signifiante en dépit de son échelle – de la « Localisation de la population » [1], il apparaît que les populations sont regroupées sur les pentes des massifs, fuyant les plateaux intérieurs, ou sur les pentes en face de la plaine dans les massifs de bordure, ou encore en disposition auréolaire autour de reliefs résiduels. En plaine, elles s'alignent le long des cours d'eau, le Logone, le lac de Fianga et ses prolongements, le Guerléo, de même que tous les émissaires venus des monts Mandara.

La base de ce commentaire – encore que nous ne suivions pas toutes les fourchettes de densités retenues – est la carte de la densité de la population de la province de l'Extrême-Nord de A. BEAUVILAIN. Elle a été réalisée à partir du report de la population de chacun des villages sur une surface de 36 km^2 au moyen d'un carroyage dont l'unité de base est de 4 km^2. La population des villages a été estimée à partir de celle des recensements administratifs qui a été affectée d'un coefficient de redressement afin de la mettre en équivalence avec la population relevée par cantons lors du RGPH (Recensement général de la population et de l'habitat) de 1976 (BEAUVILAIN, 1989 : 501, t. 2). J. BOUTRAIS (1984 : 86) expose les relations entre les aptitudes naturelles des milieux (qualité agronomique des sols, distance de la nappe phréatique) et les densités de l'occupation humaine. Il souligne, en les commentant, les concordances et discordances rencontrées. Nous avons opté dans ce commentaire pour une autre approche, naturellement complémentaire, celle de confronter les densités à l'encadrement politique et social des différents groupes.

L'héritage historique précolonial

Les montagnes refuges

L'hypothèse de zones refuges que constituent les massifs des Mandara fut prônée par les administrateurs. Cette hypothèse péchait en ce qu'elle désignait la conquête peule comme la cause de ce refoulement. On préféra ensuite y voir une terre d'élection, ce qui était étayé par une pluviosité supérieure à celles de la plaine et des piémonts. Le mil poussait mieux et le compartimentage du relief assurait une meilleure défense, du moins contre les menées des grands empires.

Toutefois, les monts Mandara furent, à différentes périodes antérieures à l'émergence peule, un refuge pour les populations venues de plaine. Ils sont placés comme une butée sur le chemin des grands courants migratoires issus du nord-est et de l'est. Une fois établi, au nord, le verrou du Wandala (fin du XVIe siècle), les groupes en mouvement n'ont pu les contourner. Ils durent soit les investir par la porte d'accès principale : Mowo-Goudour, ou glisser le long des piémonts orientaux en direction du sud.

L'aménagement des pentes en terrasses, caractéristique majeure des massifs septentrionaux et la permanence des cultures qui y sont associées sont à la fois cause et conséquence des plus fortes charges démographiques. Comme dans de nombreuses régions d'Afrique, la nécessité de capitaliser sur place la croissance démographique et de répondre aux besoins a débouché sur une pérennisation de l'agriculture. Il a fallu faire appel à des techniques de production intensive, les terrasses s'intégrant dans ce schème agronomique.

La base de cet agrosystème très performant sera constituée par les sorghos adaptés aux lithosols, par la production poussée de légumineuses comme les niébés, par la gestion serrée d'un parc arboré sélectionné ainsi que la reconversion d'un élevage de bovins libres en celui de bœufs de case. Les paysanneries de montagne délimitèrent autant d'isolats qu'il y avait de massifs. La non-maîtrise de leur croissance démographique les conduisit à la réguler dans un cadre fermé. À partir de certains seuils, des « opérations de délestage démographique » (selon l'expression de P. PÉLISSIER) deviennent obligatoires. Ils passaient généralement par le refoulement de clans ou de quartiers entiers, entraînant nombre de conflits armés.

Population de la province de l'Extrême-Nord par unité administrative (Chiffre du recensement de 1987 et estimations de 1992 à l'an 2000)

	1987	1992	1995	2000
Diamaré	386 563	446 000	514 000	591 000
Bogo	49 065	57 000	65 000	76 000
Maroua	259 208	299 000	345 000	396 000
Gazawa	16 503	19 000	22 000	25 000
Méri	61 787	71 000	82 000	94 000
Kaélé	230 789	266 000	307 000	353 000
Kaélé	67 527	78 000	90 000	103 000
Moutouroua	19 513	23 000	26 000	30 000
Guidiguis	71 384	82 000	95 000	109 000
Mindif	30 665	35 000	41 000	47 000
Moulvouday	41 700	48 000	55 000	64 000
Mayo-Danay	356 469	411 000	474 000	545 000
Kar-Hay (Doukoula)	71 985	83 000	96 000	110 000
Kalfou	18 452	21 000	24 000	28 000
Yagoua	98 944	114 000	132 000	151 000
Wina (Djondong)	22 352	26 000	30 000	34 000
Guéré	57 849	67 000	77 000	89 000
Maga	86 887	100 000	115 000	133 000
Logone-et-Chari	276 170	319 000	367 000	422 000
Kousseri	60 325	70 000	80 000	92 000
Makari	70 014	81 000	93 000	107 000
Fotokol	20 903	24 000	28 000	32 000
Hilé-Alifa	20 248	23 000	27 000	31 000
Logone-Birni	44 621	52 000	59 000	68 000
Goulfey	30 282	35 000	40 000	46 000
Blangwa	21 030	24 000	28 000	32 000
Waza	8 747	10 000	12 000	14 000
Mayo-Sava	213 704	246 000	284 000	327 000
Mora	110 301	127 000	147 000	169 000
Tokombéré	64 359	74 000	85 000	98 000
Kolofata	39 044	45 000	52 000	60 000
Mayo-Tsanaga	391 983	453 000	521 000	600 000
Mokolo	231 938	268 000	308 000	355 000
Hina	24 520	28 000	33 000	38 000
Bourha	36 271	42 000	48 000	55 000
Koza	99 254	115 000	132 000	152 000
Total	1 855 678	2 141 000	2 467 000	2 838 000

Source : Minpat, Délégation provinciale.

Une douzaine de cantons des monts Mandara septentrionaux accusent encore en 1997 des densités supérieures à 150 hab./km^2. Les densités dépassent même 200 hab./km^2 dans certains massifs comme l'arc de montagne au nord de Mokolo. On retrouve des densités très fortes dans les massifs de bordure de Wazang à Mbokou et un record dans les massifs podokwo et Kirdi Mora à l'extrémité septentrionale avec plus de 200 hab./km^2.

Les densités exceptionnelles rencontrées dans les montagnes sont nées de l'incapacité de leurs sociétés à gérer leur croissance démographique spatialement, conséquence d'un encadrement politique défectueux. Toutefois, les chefferies mofu de Wazang, Douroum et Douvangar présentent le même type de peuplement que des massifs aux formes d'autorité plus diffuses comme ceux de Méri, Guemzek... L'existence de ces fortes chefferies provient d'un report partiel sur la montagne d'institutions de plaine (Zumaya et Giziga), qui se sont superposées à des foyers démographiques existants.

Les places fortes démographiques de plaine

Ces places fortes sont le fait des ethnies masa et tupuri issues de migrations croisées nord-est/sud-ouest. Ces mouvements d'origine méridionale ont été porteurs de la volonté d'agréger des groupes nombreux sur des espaces continus.

Chez les Masa, la structure sociale évacue toute autorité marquée. Les chefs de terre, qui forment la seule institution, sont choisis parmi les clans vaincus ou « étrangers ». L'autorité s'élabore au quotidien avec le développement d'une clientèle qui renforce une nombreuse descendance. Les Masa ont pratiqué l'amalgame de clans ou pseudo-lignages par naturalisation. La manipulation généalogique est ici comprise comme un système politique. Elle permet sur de vastes espaces le contrôle de masses d'agnats, vrais ou ralliés.

Les Tupuri ont institutionnalisé un partage de l'autorité tant sur les hommes *(wan)* que sur le religieux *(goh)* qui permet de représenter les clans localement les plus nombreux. La circulation des clans, tous reconnus sur un pied d'égalité, autorise une grande fluidité interne de peuplement. Cette structure sociale très ouverte va faciliter une intégration rapide des éléments allogènes. Dans la société tupuri, faussement acéphale, les détenteurs d'autorité sont les garants de l'éthique vécue par tout le groupe. La superstructure renvoie à une hiérarchie non contraignante. Ils purent ainsi répondre victorieusement aux bandes de razzieurs même si ces derniers pratiquèrent des prélèvements. Un quartier, quelques concessions pouvaient être soumis à des pillages, mais ils se reconstituaient, un peu comme s'opère le remplacement d'un tissu cellulaire. Toutefois la constitution de fronts pionniers ne procède pas de réflexes amibiens, mais plutôt d'une stratégie. Le peuplement passé tupuri à travers les clans dore prouve bien qu'il y a eu projection dans l'espace de colonies dore et apparentées.

Ces fortes concentrations humaines, jointes à des milieux très amphibies une partie de l'année, ont largement contribué à l'efficacité des populations tupuri face aux États prédateurs. Ces densités ont été possibles grâce à des agrosystèmes qui favorisaient ici aussi une certaine pérennité des cultures avec des techniques de restitution associant élevage sédentaire et parc de *Faidherbia albida*, les Tupuri ajoutant, en plus des cultures de décrue, des sorghos repiqués, année après année sur les mêmes parcelles.

Les no man's lands inter-ethniques – et non ceux relatifs aux entités musulmanes – les plus significatifs sanctionnent des groupes à l'économie focalisée différemment ou qui présentent des types d'encadrement très dissemblables. On les observe entre pays tupuri et mundang, encore qu'ils soient en grande partie occupés par les Fulbe. Les deux groupes ne donnent pas aux bovins, même s'ils servent de composants de base dans les dots, la même valeur. Leurs institutions respectives restent très éloignées. Les no man's lands entre Musey, Masa et Gisey sont eux aussi très significatifs et ils marquent une opposition entre gens du cheval et gens de la vache (SEIGNOBOS, 1987).

On n'observe pas, en revanche, de no man's lands entre Kera et Gisey, entre Masa et Wina, Wina et Tupuri. Dans cette zone tampon, on constate même un relèvement des densités supérieures à 100 hab./km^2. Elle démontre une continuité de civilisation, une percolation des hommes, des modes de pensée, des traits de culture matérielle, exprimant des liens plus forts que celui de la langue qui prévaut pourtant entre Masa et Musey.

Les densités moyennes de ces zones sont de 70 hab./km^2. Elles regroupent les unités administratives de Kar-Hay, Wina, Guéré, Yagoua et Guidiguis, soit un peuplement de 322 500 habitants en 1987. Elles ont pu, par le passé, être du même ordre, mais sur un tissu de peuplement plus lacunaire. Ces densités du pays tupuri, celles des liserés masa des rives du Logone ou des rives du lac de Fianga peuvent-elles illustrer un seuil de peuplement optimal... et représentatif pour des populations agropastorales de plaine? Le canton de Gobo, entièrement peuplé de Musey, avec ses 35 hab./km^2, y compris sans doute des lambeaux de no man's land, est en accord avec les densités de leur peuplement du côté Tchad. Il apparaît donc que les sociétés centrées sur le bovin sont plus « peuplantes » que celles focalisées sur le poney, le contrôle de l'espace induit étant fort différent.

Les densités nées des encadrements politiques centralisés de type « royaumes musulmans »

Les royaumes musulmans étaient dotés d'un certain nombre d'institutions : une dynastie qui pérennise l'autorité, des charges de notables qui, dans leurs genèses, furent des pouvoirs concurrents ou préexistants et ralliés à la dynastie. La chefferie occupe une « capitale » [2] qui concentre les appareils militaires, juridiques et administratifs. Auprès d'une « classe » de cultivateurs libres et d'une autre servile coexistent des groupes allogènes éleveurs et artisans (Bornou, Wandala, lamidats peuls) [3]. Au-delà de leur zone de peuplement, ils contrôlent des espaces périphériques de prédation et, entre les deux, se dessinent des auréoles vides : les marches, qui pourront devenir des régions de peuplement ultérieures. Les royaumes peuvent ainsi se déployer dans l'espace, dans leur aire d'encadrement et ce, grâce à la circulation des hommes dont ils assurent la sécurité. Ils peuvent ainsi éviter les accumulations humaines et offrir des densités de peuplement souvent plus équilibrées. Dans la partie septentrionale de la province, ce schéma ne se reproduit pas tout à fait car elle n'englobe que des marges de l'empire du Bornou, y compris son satellite le Wandala.

La partie comprise entre la latitude de Kousseri et le lac Tchad est à envisager comme le prolongement de l'empire du Bornou. Les sultanats kotoko de Makari, Goulfey, Woulki, Afadé... étaient tributaires du *may* du Bornou et recevaient de lui leur investiture. Ces sultanats contrôlaient un peuplement intercalaire très mobile, composé de fractions arabes Showa, apparentées aux colonies showa du Bornou, ou de celles de la rive droite du Chari. Les densités s'échelonnent essentiellement de 10 à 25 hab./km^2 avec des plages entre 25 et 50 hab./km^2 sur les points d'ancrage de chefferies. Elles recouvrent les unités de Makari, Fotokol, Hilé-Alifa, Blangwa et Goulfey, soit 162 500 personnes en 1987. Elles sont en accord avec celles du nord du Bornou.

Le Wandala pouvait être placé dans cette catégorie. Vassal plus ou moins indépendant du Bornou, il disposait de sa propre autonomie pour s'alimenter, principalement auprès des massifs proches, en main-d'œuvre servile qu'il naturalisait progressivement. À ces densités moyennes s'ajoute une traînée de peuplement bornouan à partir de Bama (Nigeria), parallèlement au cordon du paléo-Tchad...[4].

Les densités de population des lamidats peuls sont dissemblables du fait de genèses différentes et d'un pourcentage variable de l'élément éleveur. En régle générale, ils n'eurent pas le temps de capitaliser d'importants stocks de peuplement.

C'est le lamidat de Maroua qui apparut comme le plus peuplé aux premiers Européens, ainsi que le révèlent, en 1893, PASSARGE (1895) [5] et que confirment les rapports de DOMINIK (1902), puis ceux des administrateurs militaires français en 1918. À l'origine de ces densités, plusieurs causes :

— un milieu favorable, avec le rapprochement de deux cours d'eau qui en font des plaines riches avec des zones de karal très tôt exploitées ;
— la proximité de réserves de main-d'œuvre servile, avec les massifs-îles vulnérables au chantage à la famine et des montagnes qui, à chaque période de disette, livraient aux Fulbe leurs contingents d'enfants ;
— un pouvoir bicéphale, réparti entre lamido et *kaygamma*, moins despotique qu'ailleurs, sans fraction peule dominante ;
— enfin, une politique favorable à l'immigration de lettrés et d'artisans.

À l'opposé, le lamidat yillaga voisin, de Mindif, a toujours donné une impression de faible peuplement. L'habitat y était éclaté d'une part au nord sur les rives du mayo Zoumaya (actuellement Boula), de l'autre dans la proximité de Mindif-Garé et, ensuite au sud, à Kaya, où le peuplement a maintenant glissé à la suite des difficultés d'approvisionnement en eau à Moulvouday. Mindif ne peut remplir les vides, ni occuper l'ancien vaste no man's land préexistant à la conquête peule, créé au sud du pays zumaya alors tributaire du Wandala. Cela valut à ce lamidat, avec des densités ne dépassant pas 20 hab./km^2, durant toute la période coloniale, une réputation de coupeurs de routes.

Quant au lamidat de Kalfou, il est né récemment et son centre ne s'est stabilisé que dans la deuxième partie du XIXe siècle. Les Fulbe Bagaarmi de Kalfou sont restés avant tout éleveurs. Ils n'ont que faiblement thésaurisé la main-d'œuvre servile, vouée à une assimilation progressive. Ce lamidat est mis à l'index des malloums de la région qui lui reprochent sa tiédeur religieuse pour avoir si peu islamisé par le fer et le livre les *haa'be* proches, Masa, Wina et Tupuri... En dépit des colonies tupuri qui cherchent à s'y établir, la zone de cet erg fixé de Kalfou reste faiblement peuplée, avec des densités qui peuvent descendre à moins de 8 hab./km^2 (moins de 20 000 habitants). Ici encore, c'est moins la qualité médiocre des sols dunaires ou celle discutable des cuvettes alternativement engorgées ou asséchées, que le « poids de l'histoire » qui explique le vide du domaine dunaire de Kalfou.

Certaines chefferies, surtout celles de taille réduite, ne se sont pas montrées aptes à capitaliser un peuplement. Leur action prédatrice se révéla, à l'inverse, uniquement négative. Il s'agit des chefferies païennes de Matafal, Mousgoy, Hina [6]... qui se prolongent par le petit lamidat de Gawar. Elles offrent des densités inférieures à 20 hab./km^2 et qui furent plus faibles encore dans le passé.

Les vides

Hormis les vides absolus que sont les réserves forestières ou zoologiques, comme à Waza ou celle, plus réduite, du mayo Louti au sud de Mokolo, ou encore celle de Gokoro au nord de Koza, les zones très faiblement peuplées comptent moins de 5 hab./km^2. Ces vides sont tout aussi significatifs que les plages de fortes densités. Ils appartiennent aux maillages des no man's lands hérités des affrontements des XVIIIe et XIXe siècles.

Le plus grand d'entre eux, où s'inscrit la réserve de Waza et qui intéresse le grand yayré, est sans doute moins redevable à la nature amphibie du milieu qu'une fois encore à l'histoire. Cette région, ne serait-ce qu'à travers la constellation de buttes dites « saw », fut en d'autres temps bien peuplée. Les feux croisés des menées des empires du Bornou à l'ouest et du Baguirmi à l'est, et, avant eux sans doute, des Kuka Bulala et des grosses cités pré-baguirmiennes du Chari, seraient à l'origine de ce dépeuplement. Cet étau de razzias était à l'œuvre plus en amont, sur les rives du Logone, en pays musgum, pendant la deuxième moitié du XIXe siècle (cf. la campagne menée par le royaume du Bornou et relatée par H. BARTH, 1865). La région s'islamisa au XVIIIe siècle et les principautés comme Logone-Birni furent alternativement placées dans la dépendance du Bornou ou du Baguirmi. En dépit de l'arrivée d'éleveurs arabes Showa, elle demeura faiblement peuplée, entre 6,5 et 8 hab./km^2. Les deux sous-préfectures de Logone-Birni et Waza ne comptent que 53 400 habitants en 1987.

Le deuxième vide concerne le long couloir de razzia emprunté par les armées du Bornou. Il partait de Bama, contournait Balda, passait par Guirvidig – section du couloir aujourd'hui bien peuplée car il recoupe là un passage migratoire majeur est-ouest [7] – , ensuite cette route s'enfonçait au sud parallèlement au cours du Guerléo, pour approcher la région du lac de Fianga. Cette large voie aboutissait au lamidat de Kalfou qui lui servait de base pour lancer ses attaques sur les réservoirs humains, grâce aux alliés de Kalfou, villages de Yagoua, Domo et Djondong. Elle constituait également un no man's land entre les lamidats de Kalfou, Mindif et Bogo et les *haa'be* muzuk, musgum, masa... et n'a été que partiellement touchée par la remontée tupuri. Ce couloir a, de plus, été peu entamé à l'est par une avancée de Muzuk et de Masa qui renoncent difficilement à la proximité de l'eau [8]. À la nappe phréatique discontinue et souvent profonde s'ajoutent parfois des sols au potentiel agronomique médiocre, inconvénients qui contribuent à l'aspect négatif de cette zone.

Un autre no man's land, appelé « désert de Torok », dans la pénéplaine de Kaélé et ses prolongements septentrionaux est depuis les années 1970 rogné sur les marges orientales par l'avancée des Tupuri. Il est né de l'absence drastique d'eau pendant la saison sèche. En conséquence, la vacuité de la zone durant les pluies la fait rechercher par les éleveurs, d'autant plus que cette région, bien égouttée, est relativement préservée des mouches. C'est une pièce importante du dispositif qui intéresse la stratégie des éleveurs peuls du Diamaré, contrebalançant les pâturages de saison sèche des grands yayrés.

Nous relevons des zones peu peuplées sur les plateaux des monts Mandara centraux, chez les Bana et Jimi... héritières des lambeaux de terres abandonnées car jugées trop ouvertes et vulnérables pendant tout le XIXe siècle. Le desserrement et l'abandon progressif des sites défensifs traditionnels s'effectuent ici à un rythme lent, accentué par des taux de natalité inférieurs à ceux des monts Mandara septentrionaux. Il convient de rajouter les nombreux vides interstitiels entre les zones à peuplement auréolaire autour des massifs-îles qui flanquent les Mandara, généralement mal approvisionnées en eau et inaptes à la culture du *muskuwaari* qui, dans ces régions de plaine, jouent un rôle de rééquilibrage des densités. Ainsi, la bande de terre vide entre les collines giziga de Moutouroua et celles de Midjivin, dont les populations eurent dans le passé des rapports très conflictuels, est aussi redevable à la médiocrité des sols.

Si une carte des densités avait pu être levée à l'orée du siècle, elle aurait sans doute dessiné un liseré très significatif de vide sur les piémonts des monts Mandara. Aujourd'hui, ces zones sont non seulement occupées, mais elles concentrent de fortes densités qui prolongent celles des massifs.

---

(1) « Localisation de la population », extrait de l'*Atlas national du Cameroun* (planche X), feuille Nord, Orstom, 1/1 000 000. D'après le recensement de 1967-68.

(2) Appelée chez les Fulbe *garre* ou mieux *laamorde* comme Zoumaya-Lamordé, la capitale zumaya. *Laamorde* vient de *laamu* (le pouvoir), employé aussi pour désigner le palais du lamido : *sare laamu*, véritable symbole du pouvoir, où les princes régnants se succèdent et sont enterrés.

(3) Dans les royaumes du Bornou et du Wandala, les éleveurs furent les Fulbe, rejoints par les fractions arabes Showa, alors que dans les lamidats peuls, l'artisanat (tanneurs, maroquiniers, forgerons, teinturiers), mais aussi la majeure partie du « commerce » d'alors étaient tenus par les Kanuri.

(4) Cette traînée de peuplement kanuri suit l'ancien grand couloir de razzia, devenu un des axes du commerce transversal, en même temps que la voie privilégiée des « contrebandiers » et commerçants nigérians qui ravitaillent l'État du Bornou.

(5) « Nous franchîmes le mayo Boula et longeâmes au début sa rive gauche. De l'autre côté, se trouvait la grosse localité de Zongoya, mais, sur notre rive, se succédait une rangée de fermes. La région était densément peuplée et bien cultivée. On pouvait évaluer la population du district de 10 000 à 12 000 personnes (...). Nous reprîmes la marche en longeant d'abord la rive gauche (mayo Tsanaga), puis en virant vers Miskin. Aussi loin que portait le regard, ce n'étaient partout que des fermes, des agglomérations, des villages. C'est de la sorte que Kattoual et Miskin se confondent presque. »

(6) Au sud de Hina vers Mousgoy, la présence d'un pédiment sur socle, au sol sableux et pauvre, parsemé de hardés, n'était pas de nature à attirer de forts peuplements.

(7) Nous sommes ici en présence d'un des derniers grands couloirs migratoires qui fonctionna sur des siècles entre Baguirmi et monts Mandara. Il fut alimenté par des groupes de type musgum-muzuk, qui se sont repoussés les uns les autres, tout en accusant les coups de buttoir des attaques du Baguirmi et du Bornou-Wandala. Les plus anciens Musgum sont les Murgur établis sur les massifs-îles : Mbokou, Molkwo, Mawasl, Mékéri... poussés par les Mogulna aujourd'hui dispersés entre Balda et Kossa, eux-mêmes refoulés et plus ou moins englobés par les Kadey. Les Kadey, centrés à Kossa, ont été chassés de Guirvidig par les Kalang qui subissaient les pressions de nouveaux groupes qui passaient le Logone, les Mpasay, ou ceux venus du sud de Bourkoumandji.

(8) Le périmètre Kowro, Moulvouday, Kaya, Kassey, Barkaya et Madalam a fait l'objet d'un projet intitulé « Réserve forestière et de chasse de la région du Logone », le 13 janvier 1938, par l'Inspection forestière du Nord. Sur 40 000 ha, « il existe de très importants troupeaux de cobas et de tetels ; on évalue le nombre de girafes a environ une centaine; les autruches y sont également très nombreuses ». Dans cette région, on pouvait encore, dans les années 1970, rencontrer des chasseurs professionnels vivant sur un stock cynégétique suffisant pour alimenter leur commerce en viandes séchées.

Planche 10

Le correctif de la fin de la période coloniale et les tendances actuelles

Les accumulations démographiques liées à la croissance ont généré, dans le nouveau contexte de liberté de circulation de la période coloniale, un certain nombre de migrations. Le desserrement est général et tend à réduire les écarts de densités, d'abord localement, puis entre plaine et montagne.

Les densités de piémont

Grâce à leur taux de natalité maintenu à un niveau élevé, les massifs purent rester d'importants réservoirs de population et alimenter des « délestages » importants sur leurs piémonts. Les invasions acridiennes des années 1930-1932 poussèrent les premiers montagnards en plaine. Même si ces exodes furent suivis de retour, le mouvement était amorcé [9].

Les réponses aux injonctions administratives coloniales de 1954 aboutirent à quelques descentes, comme dans la plaine de Koza. Celles de l'administration nationale, en 1963, conjuguées avec de mauvaises récoltes en 1966 (Boutrais, 1973), provoquèrent l'abandon de massifs entiers pour leurs piémonts. Il s'agit en particulier des massifs-îles au nord de Maroua et des massifs au sud de Mokong jusqu'à Loulou. Dès 1970, la moitié des 150 000 montagnards de l'extrémité des monts Mandara vivent sur les piémonts, principalement dans les régions de Tokombéré et de Mora. Néanmoins ces descentes prirent des tournures assez dissemblables.

Boutrais (1973 : 93-95) a montré qu'il existait des seuils de sous-peuplement irréversibles qui faisaient que certains massifs ne pouvaient plus maintenir leur agrosystème, basé sur les terrasses, avec un parcellaire lacunaire menacé par l'érosion et les prédateurs. Ce qui explique la présence de massifs faiblement peuplés qui continuent à perdre des hommes, et celle d'autres qui, en revanche, densément peuplés n'alimentent aucune migration.

Le cloisonnement des massifs et le maintien d'un droit de propriété du sol individuel et surtout par les lignages, même si les ressortissants sont descendus en plaine, empêchent tout passage d'un massif à l'autre, ce qui accentue les irrégularités de peuplement de la chaîne (Boutrais, 1973 : 268-269). Cette situation n'est pas vraiment nouvelle car auparavant les excédents de population de certains massifs s'opposaient aux vides d'autres où la population avait été décimée par une série d'épidémies ou de disettes, qui touchaient la montagne de façon différentielle. La redistribution de peuplement ne s'opérait que sur le long terme. Seuls les no man's lands font l'objet de partage. Leur occupation s'effectue à des vitesses variables. Le plateau entre pays wula et mafa (sud de Mokolo) ne porte encore que des densités de 15 à 18 hab./km^2, les Muktele et les Podokwo n'ont pas encore fait leur jonction...

On remarque des zones qui sont à saturation comme le pays mafa avec ses massifs enclavés : Djinglia (220 hab./km^2), Ziver (250 hab./km^2) mais aussi Koza Montagne (230 hab./km^2). Certains massifs ne peuvent s'accroître : canton de Podokwo-Centre (4 313 habitants en 1957, 4 392 en 1976, 5 236 en 1987). Alors qu'à Koza, sur le piémont, la population passe de 16 560 en 1956 à 27 028 en 1976 et à 36 456 en 1987. Certains massifs se sont rapidement vidés comme ceux de Moskota, les pays mineo et mada (moins de 50 hab./km^2) et pourtant ce dernier était fort bien pourvu en eau. Les Mada et les Muyang proches ont profité d'un piémont ouvert et du mayo Mangafé qui part de leur piémont. Ce mayo joua le rôle de frontière entre le Wandala et les lamidats peuls et constitua le refuge de tous les irréguliers, esclaves marrons, ressortissants de la secte *tarbiiya*... Dans cette zone, les montagnards descendus en plaine connurent moins de tracasseries qu'ailleurs.

Comme sur toutes les rives des mayos issus des monts Mandara, les densités expriment une progression décroissante d'amont en aval. Les placages d'alluvions récentes des mayos, au sortir des montagnes, qui fournissent de bons sols retiennent la population, alors que l'appauvrissement des sols d'interfluves en aval est répulsif. Les berges des mayo Ngassawé (65 hab./km^2), du Motorsolo maintiennent les densités de piémont. Les abords de la Tsanaga en amont de Maroua offrent les plus fortes densités avec 80 hab./km^2. On reste toutefois surpris du peu d'ampleur de l'avancée des montagnards en plaine. Ils résident sur leurs piémonts, zones souvent saturées. Cette saturation s'opère parfois (massifs de Loulou, Mokyo, Tchéré...) en dépit de sols pauvres, souvent « hardéisés », engendrés sur des glacis de colluvions très érodés. Ces cas de discordances entre peuplement dense et conditions naturelles médiocres correspondent à des situations bloquées. Après leur descente des massifs-îles dans les années 1960, les populations ont été piégées sur les piémonts, sans pouvoir avancer dans les plaine tenues par les pouvoirs musulmans. À partir de là, une multiplicité de petits fronts pionniers se sont développés sur la montagne même. Les Mafa de Shougoulé poussent leurs voisins méridionaux à progresser hors de leur lieu traditionnel d'implantation en direction du sud. Les Mafa de Soulédé et de Roua se dirigent vers le sud-est, contraignant les Cuwok à orienter leur propre front dans le même sens, les Mafa occupant de fait les anciennes marches cuwok au nord de leur montagne.

Les ressortissants des massifs de Douvangar et de Méri avancent en plaine face à l'est et voient leur route coupée par les Mboku dont le front pionnier se dirige vers Dougour. Le piémont oriental de Mbokou est bloqué par le gros massif de Molkwo-Mokyo. Les gens de Mbidimé (Molkwo) qui vivent sur le massif opposé n'ont pas accès au piémont à l'est de leur massif (Mokyo)... ce qui explique les graves tensions actuelles que connaissent ces deux massifs (Molkwo et Mbokou). Tous ces chevauchements pionniers sont par essence conflictuels et plus encore sur leurs limites au contact de groupes musulmans de plaine où la précarité de leur statut foncier est encore soulignée. Sur ces piémonts, les éleveurs venus les premiers, dès la paix coloniale, doivent faire face à une très forte pression foncière. Leurs réserves de pâturages, seules zones vides, comme à Zidim, Mbozo, Kaliao, sont de plus en plus violemment contestées. En revanche, dans la plaine de Gawar, par exemple, en arrière des bourrelets de berge du mayo Louti, les argiles noires au fort potentiel agronomique restent faiblement exploitées. Le droit foncier, issu de la conquête, est ici fermement maintenu par les Fulbe, pourtant peu nombreux. Les montagnards descendus sur les piémonts septentrionaux sont, eux, confrontés à des mouvements contraires de gens qui fuient la sécheresse du nord, et à des infiltrations de groupes partis du Bornou attirés, par les espaces libres du Cameroun.

Les mouvements en plaine

On assiste ici aussi à un comblement progressif des espaces à faible densité. La population des cantons de Bogo, Mindif-Environs et Kaélé, par exemple, se situe dans la tranche des forts taux d'évolution (de 2 à 6 %) entre 1968 et 1987. On peut également parler d'une forte progression d'ensemble pour les pays masa et tupuri. Certaines zones, toutefois, restent stables, comme le canton Bangana. Les Masa n'ont pas créé, au Cameroun, de véritables fronts pionniers. Les mouvements migratoires très atomisés n'ont abouti qu'à un saupoudrage des villages peuls du nord du Diamaré.

Les Tupuri développent une stratégie à l'opposé, celle du front pionnier en continu sur de grandes profondeurs. Ils poursuivent vers le nord (Dargala et Mindif) une remontée, qui avait été bloquée pendant la période peule. Au nord d'une base de départ que l'on peut situer de Ndoukoula à Guidiguis, ces régions présentent des densités encore bien moyennes (entre 25 et 35 hab./km^2) si l'on se réfère à celles de départ.

Les foyers démographiques, de montagne comme de plaine, se sont constitués sous la contrainte. C'est l'entassement dans les aires refuges qui les poussa à une agriculture intensive, qui se perpétue sur place tandis que, à l'extérieur, cette contrainte levée pour les migrants, ce sont les pratiques extensives qui sont spontanément adoptées. Elles ne peuvent que concourir à assurer des densités de peuplement modestes. La proximité ou l'éloignement des nappes phréatiques peut être un facteur discriminatoire du peuplement tupuri. Ainsi le peuplement dense de Datchéka pourrait être redevable à la présence d'une nappe phréatique subaffleurante. Néanmoins, pas très loin de là, dans la région de Ndoukoula, leur grande profondeur n'a pas gêné l'accumulation du peuplement. L'absence d'eau, encore accrue dans la région de Kaya et qui oblige, à chaque saison sèche, à des distributions d'eau par camions citernes, n'empêche pas les villages et quartiers tupuri de s'installer de plus en plus nombreux le long des routes. Le « vieux » pays tupuri, en particulier Ndoukoula, Tchatibali, comme leurs voisins Wina et Gisey, continuent d'enregistrer des croîts naturels importants. Toutefois, l'émigration se fait déjà sentir et dans un canton comme Doubané le taux d'évolution est nul.

Les Tupuri concurrencent une remontée moins vivace, celle des Mundang à partir de Kaélé, le long de la route Kaélé-Maroua. Des colonies tupuri contribuent à l'évolution, encore modérée, du Diamaré, pays peul, avec ses 50 hab./km^2. Le croît naturel du pays peul est traditionnellement beaucoup moins élevé que celui des *haa'be*. Pourtant les comportements de la société peule ne sont pas uniformes, ne serait-ce qu'en fonction de la présence plus ou moins forte d'éléments foulbéisés parmi elle. Ceux-ci manifestent des taux de fécondité intermédiaires entre ceux des islamisés anciens et des païens.

Le renforcement du peuplement de la région de Maroua efface dans cette zone l'opposition plaine-montagne. Elle est alimentée par le glissement des groupes montagnards vers les deux rivières, la Tsanaga et le mayo Boula, et par la remontée du sud-ouest de fractions giziga. Les densités de la région sont relativement bien réparties grâce à la cohabitation de groupes vivifiant traditionnellement des zones différentes, depuis les piémonts jusqu'aux rives des mayos. La progression est accentuée par de forts accroissements de ces peuplements très marqués par la strate des nouveaux islamisés, juxtaposant des plages de 50, 100 et même 200 hab./km^2. Maroua a indéniablement un rôle structurant et sa progression dans la hiérarchie administrative des villes, jusqu'à devenir chef-lieu de province, s'accompagne d'un gonflement corrélatif de son peuplement.

À l'extrémité septentrionale de la province, une bande irrégulière de peuplement avec 30 à 50 hab./km^2 suit le pourtour du lac Tchad, prolongée par un arrière-pays de densité moyenne. Ce renforcement local du peuplement, entériné par l'installation de nouveaux districts à Hilé-Alifa (1981) et à Blangwa (1986), est la conséquence des derniers stress climatiques. Au moment des plus fortes sécheresses, on observe une tendance à l'inversion des mouvements traditionnels entre villages de l'intérieur du delta fossile et les campements (*dor*) établis à l'amorce des hautes eaux du lac.

Les villages installés près des mares temporaires, autorisant de grandes surfaces en sorghos repiqués et niébé et une auréole de parcelles de maïs autour des cases, étaient complétés par les *dor* qui assuraient les pâturages de décrue de saison sèche. Les séquences de sécheresse de 1973 détruisant les couvertures ligneuses, interdisant les cultures de *berbere*, limitant celles des niébés, poussèrent les Arabes Showa à inverser leurs pôles d'habitat. Les *dor* du lac eurent tendance à se substituer au « village », l'ancien village devenant le *dor* situé sur les pâturages de saison des pluies. À partir de 1983 et de 1987, le peuplement cherche à se cristalliser à l'ouest du cours du Taf-Taf, à Nganatir, entre Kinabari et Kobro [10]. Les accès traditionnels vers le lac offrent de très forts chevauchements et cette course au lac est renforcée par la venue d'importants contingents nigérians, même si le pourcentage dominant reste le fait de ressortissants du district de Makari. À partir de Blangwa, sur le chenal du Chari et entièrement dans le territoire camerounais, on observe une véritable « rue » de villages et de campements de pêche qui réunissent des communautés de pêcheurs d'origines très diverses. Ils trouvent encore dans cette région, à l'embouchure, des stocks piscicoles à exploiter.

Les densités suscitées et encadrées

Les mouvements de population, dus à des initiatives administratives, n'ont abouti – hormis les descentes autoritaires visant les piémonts – à aucun changement significatif dans le peuplement. Les expériences de casiers de colonisation, comme celui de Doulo-Ganay, furent sans lendemain. Quant aux « planteurs » recrutés et installés sur le périmètre rizicole de SEMRY-II, jusqu'à plus de 5 000 Tupuri et Wina en 1986, ils refluèrent trois ans plus tard de leurs « campements rizicoles » pour retourner chez eux ou gagner le nord-est Bénoué. La région de Maga, et Maga même, ne restera un pôle d'attraction que pour sa périphérie (Boutrais, 1971 ; Seignobos, 1987).

Les infrastructures, comme le réseau de villes administratives de la province n'ont pas entraîné de véritables concentrations péri-urbaines, même à Maroua. Le cas de Kousseri qui enregistre, avec ses réfugiés tchadiens, une croissance de plus de 6 % de 1968 à 1987, est particulier. Quant au réseau routier, il n'a pas organisé ou suscité de peuplement. La route s'est indifféremment superposée aux différentes plages de densités, il n'y a guère que le pays peul, de Maroua à Guirvidig, qui donne une impression de recherche d'alignement sur la route. Ailleurs, la route draine des régions déjà peuplées et on constate une adéquation entre mayo-route et forte densité de peuplement. Toutefois, depuis les années 1980, on entrevoit des glissements progressifs vers les grands axes, en particulier sur le tronçon Maroua-Garoua, chez des groupes qui s'étaient jusqu'alors fort peu empressés de le faire. Il est encore prématuré de préjuger de l'impact de la voie Kaélé-Yagoua qui prend en écharpe la remontée tupuri. Les populations se sont également concentrées près du lac avant l'établissement des ponts sur le Serbéwel et le Taf-Taf et l'amélioration concomitante des routes.

Hormis pour les cas extrêmes, il est malaisé de juger de la pertinence des plages de densités par unités administratives car les limites voilent des ruptures de densités significatives. Si les plages supérieures à 120 hab./km^2 intéressent principalement les groupes montagnards septentrionaux et si celles de 70 à 80 apparaissent se superposer aux peuplements de *haa'be* cultivateurs-éleveurs, en revanche de vastes zones appartenant à des fourchettes de peuplement plus basses recouvrent des groupes bien différents. La tranche 50 à 70 hab./km^2 semble difficile à percevoir comme l'héritière de causes historiques identifiables, que l'on peut rattacher à un type de peuplement antérieur. Ce ne sont souvent que des prolongements d'aires de forte densité. Quant aux fourchettes de densités entre 25 et 35 hab./km^2 ou 40 hab./km^2, qui couvrent encore plus de 25 % des surfaces pour 25 % du peuplement, elles intéressent des situations de peuplement très diverses : plateaux Kapsiki, grande partie des pays daba, bana et gude. On les retrouve aussi sur la dune attribuée au paléo-Tchad, à Limani, Magdémé et jusqu'à Petté. Les densités de 35 hab./km^2 se répartissent en gros villages de cultures et d'autres plus réduits d'éleveurs. Ces villages privilégient le site dunaire, bien aéré, favorable au bétail, avec la proximité en contrebas de vertisols pour la culture de *muskuwaari* et, au-delà, des yayrés, vastes pâturages de saison sèche. Ici c'est un choix de situation, les densités fondant rapidement en direction des yayrés. Il faut également rappeler les 30 à 35 hab./km^2 du pays musey...

En dépit des mouvements qui progressivement tendent vers un étalement de la population, conséquence de l'occupation des marches libres et de la pénétration de zones à peuplement musulman par des colonies *haa'be* venues des foyers démographiques proches, les grandes oppositions de densités du début du siècle n'ont été que peu affectées. Le fort accroissement démographique, amorcé vers les années 1970, n'a fait que renforcer ces centres démographiques traditionnels.

Indications bibliographiques

Barth (H.) 1965 [1857-1858]— *Travels and discoveries in North and Central Africa being a journal of an expedition undertaken under the auspices of H.B.M's in the years 1849-1855*. Londres, F. Cass, t. I, 657 p. ; t. II, 709 p. ; t. III, 800 p.

Beauvilain (A.), 1989 — *Nord-Cameroun, crises et peuplement*. Coutances, impr. C. Bellée, t. I et t. II, 625 p.

Boutrais (J.), 1971 — *Une enquête agricole sur un périmètre de colonisation (Nord-Cameroun)*. Paris, Orstom, 33 p. *multigr*.

Boutrais (J.), 1973 — *La colonisation des plaines par les montagnards au Nord du Cameroun (monts Mandara)*. Paris, Orstom, Trav. et Doc. n° 24, 280 p.

Boutrais (J.) éd., 1984 — *Le Nord du Cameroun. Des hommes, une région*. Paris, Orstom, coll. Mémoires n° 102, 551 p.

Dominik (P.), 1902 — *Expédition et combat contre Maroua*. Yaoundé, ANY TA49.

Cabot (J.), Diziain (R.), 1955 — *Population du Moyen Logone, Cameroun et Tchad*. Paris, Orstom, 76 p.

Gourou (P.), 1973 — *Pour une géographie humaine*. Paris, Flammarion, 388 p.

Passarge (Dr S.), 1895 — *Bericht über die Expedition des deutschen Kamerun-Komitees in den Jahren 1893-94*. Berlin, Dietrich Reimer.

Pélissier (P.), 1985 — « Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique Noire ». *In* : *Des Labours de Cluny à la révolution verte*, Paris, PUF, 258 p. : 201-222.

Pélissier (P.) et Diarra (S.), 1978 —Stratégies traditionnelles, prise de décision moderne et aménagement des ressources naturelles en Afrique soudanienne. Unesco, *Notes et Techniques du MAB, 9* : 35-37.

Podlewski (A.M.), 1966 — La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun (entre Bénoué et Tchad). *Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.*, vol. III, n° 4, 193 p.

Seignobos (C.), Tourneux (H.) et Lafarge (F.), 1986 — *Les Mbara et leur langue (Tchad)*. Paris, SELAF, 317 p.

Seignobos (C.), 1983 — *Pour une approche des civilisations agraires soudano-sahéliennes passées et présentes. II. Gens du poney et gens de la vache*. Rapport dactyl. 108 p.

Seignobos (C.), 1987 — *La situation des « planteurs » de SEMRY-II en août 1987 (proposition de remembrement)*. Semry, 35 p. *multigr.*

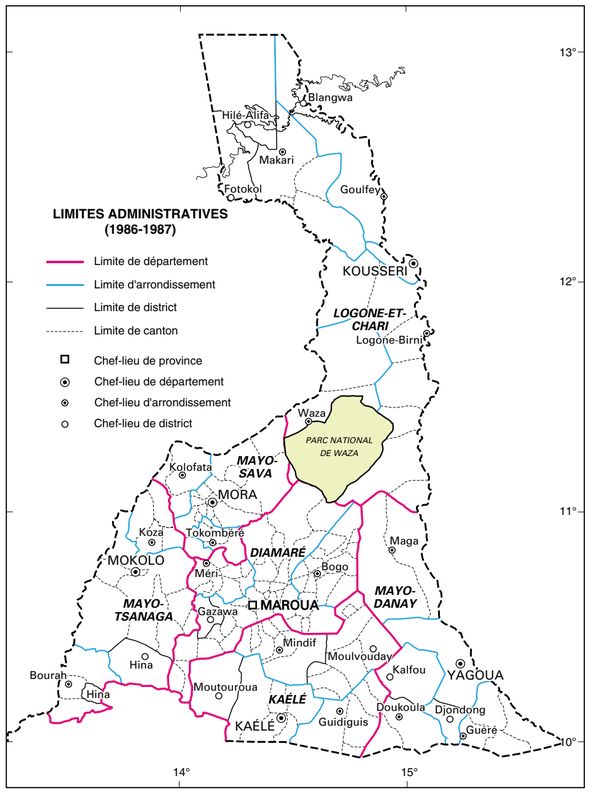
Seignobos (C.), Tourneux (H.), Hentic (A.), Planchenault (D.), 1987 — *Le poney du Logone*. Paris, IEMVT, Études et Synthèses n° 23, 213 p.

(9) Les mouvements vers la plaine, de type individuel ou familial, ont toujours existé, ne serait-ce que par les « ventes » d'enfants durant les périodes de disette...

(10) En 1988, une pluviométrie exceptionnelle fit remonter de façon spectaculaire les eaux du lac, provoquant un ennoyage des champs qui souligna la précarité de l'occupation de ses rives.

RÉPARTITION ET DENSITÉ DE LA POPULATION

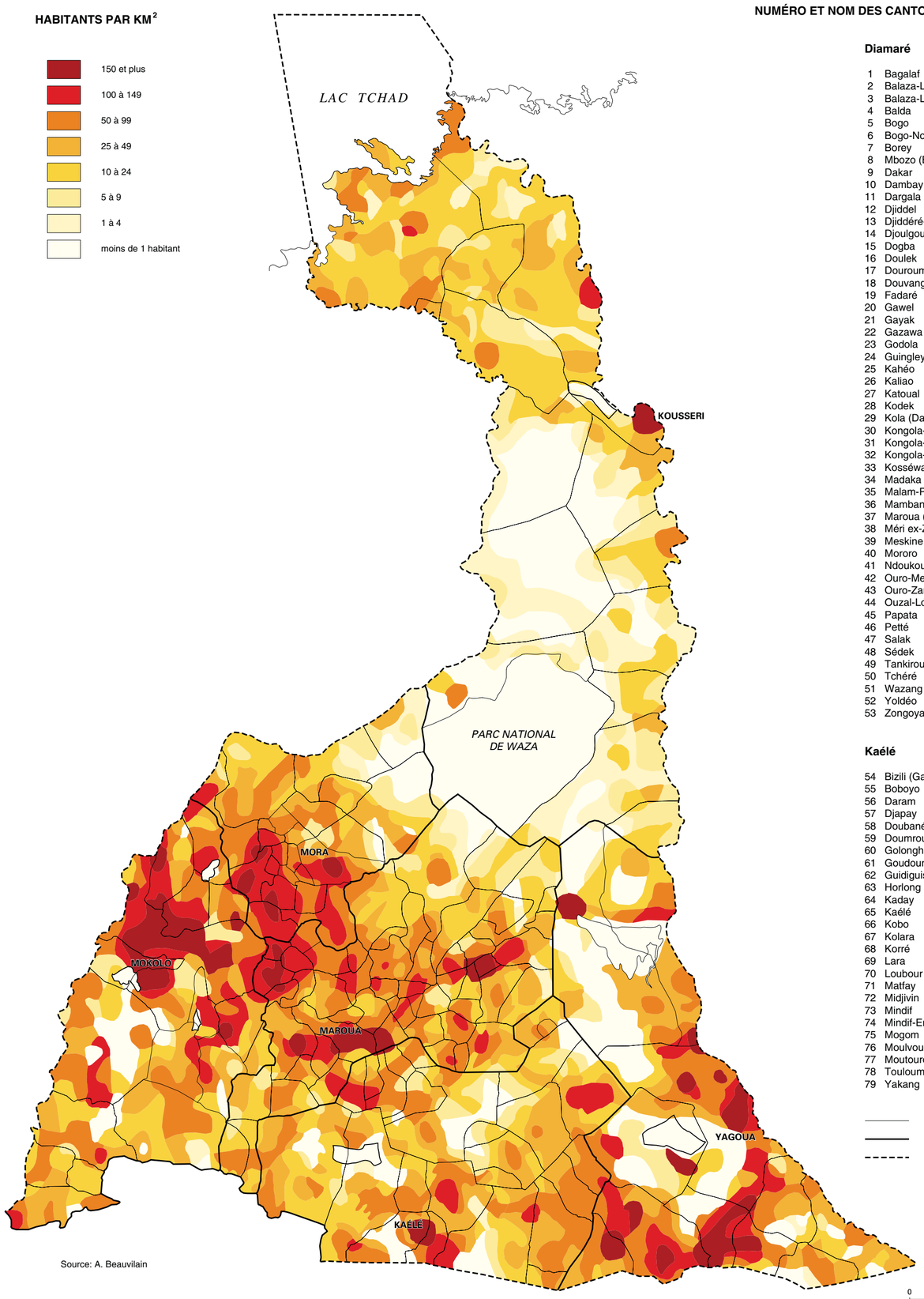
O. IYÉBI-MANDJEK, A. BEAUVILAIN



DENSITÉ DE LA POPULATION
(en 1980)

HABITANTS PAR KM²

- 150 et plus
- 100 à 149
- 50 à 99
- 25 à 49
- 10 à 24
- 5 à 9
- 1 à 4
- moins de 1 habitant



Source: A. Beauvilain

NUMÉRO ET NOM DES CANTONS PAR DÉPARTEMENT ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Diamaré

1 Bagalaf
2 Balaza-Lamido ex- Balaza-Alcali
3 Balaza-Lawane
4 Balda
5 Bogo
6 Bogo-Nord
7 Borey
8 Mbozo (Bozo) ex-Mbozo-Débi
9 Dakar
10 Dambay
11 Dargala
12 Djiddel
13 Djiddéré-Saoudjo
14 Djoulgouf
15 Dogba
16 Doulek
17 Douroum
18 Douvangar
19 Fadaré
20 Gawel
21 Gayak
22 Gazawa
23 Godola
24 Guingley
25 Kahéo
26 Kaliao
27 Katoual
28 Kodek
29 Kola (Dagay)
30 Kongola-Djiddéo
31 Kongola-Djolao
32 Kongola-Saïd
33 Kosséwa
34 Madaka (Bobingo)
35 Malam-Pétel
36 Mambang
37 Maroua (a)-Doursoungo (b)
38 Méri ex-Zoulgo-Guemjek
39 Meskine
40 Mororo
41 Ndoukoula
42 Ouro-Messéré
43 Ouro-Zangui
44 Ouzal-Loulou (Zamala)
45 Papata
46 Petté
47 Salak
48 Sédek
49 Tankirou
50 Tchéré
51 Wazang
52 Yoldéo
53 Zongoya

Kaélé

54 Bizili (Gazawa-Bizili)
55 Boboyo
56 Daram
57 Djapay
58 Doubané
59 Doumrou
60 Golonghini
61 Goudoum-Goudoum
62 Guidiguis
63 Horlong
64 Kaday
65 Kaélé
66 Kobo
67 Kolara
68 Korré
69 Lara
70 Loubour
71 Matfay
72 Midjivin
73 Mindif
74 Mindif-Environs
75 Mogom
76 Moulvouday
77 Moutouroua
78 Touloum
79 Yakang

Logone-et-Chari

80 Afadé
81 Bodo
82 El-Birké (Houlouf)
83 Goulfey
84 Hinalé
85 Kala-Kafra
86 Kousseri
87 Lahay
88 Madiago (Logone-Birni)
89 Makari
90 Mazera
91 Ngamé
92 Ngodeni
93 Waza
94 Woulki

Mayo-Danay

95 Bangana
96 Bougoudoum (Nouldayna)
97 Doukoula
98 Guirvidig
99 Guissey (Guéré)
100 Kalfou
101 Moussey (Gobo)
102 Pouss
103 Tchatibali
104 Wina (Djondong)
105 Yagoua

Mayo-Sava

106 Baldama
107 Boundéri ex-Walodjé ou Oualodjé
108 Djoundé
109 Doulo
110 Kérawa
111 Kolofata
112 Kossa
113 Kourgui
114 Limani
115 Mada (Mada-Kolkos)
116 Magdémé
117 Makalingay
118 Mémé
119 Mora
120 Mora-Massif (Kamé)
121 Mouktélé (Goualda)
122 Mouyengué
123 Ouldémé (Mayo-Ouldémé)
124 Podokwo-Centre (Godigong)
125 Podokwo-Nord (Gouvaka)
126 Podokwo-Sud (Oudjila)
127 Sérawa
128 Warba

Mayo-Tsanaga

129 Boula
130 Bourah
131 Gaboua
132 Gawar
133 Guili
134 Hina-Marbak (a et b)
135 Koza
136 Matakam-Sud (Mokolo)
137 Mofou-Sud (Zidim)
138 Mogodé
139 Mokolo
140 Mokong
141 Moskota
142 Mozogo
143 Tchévi
144 Zamay

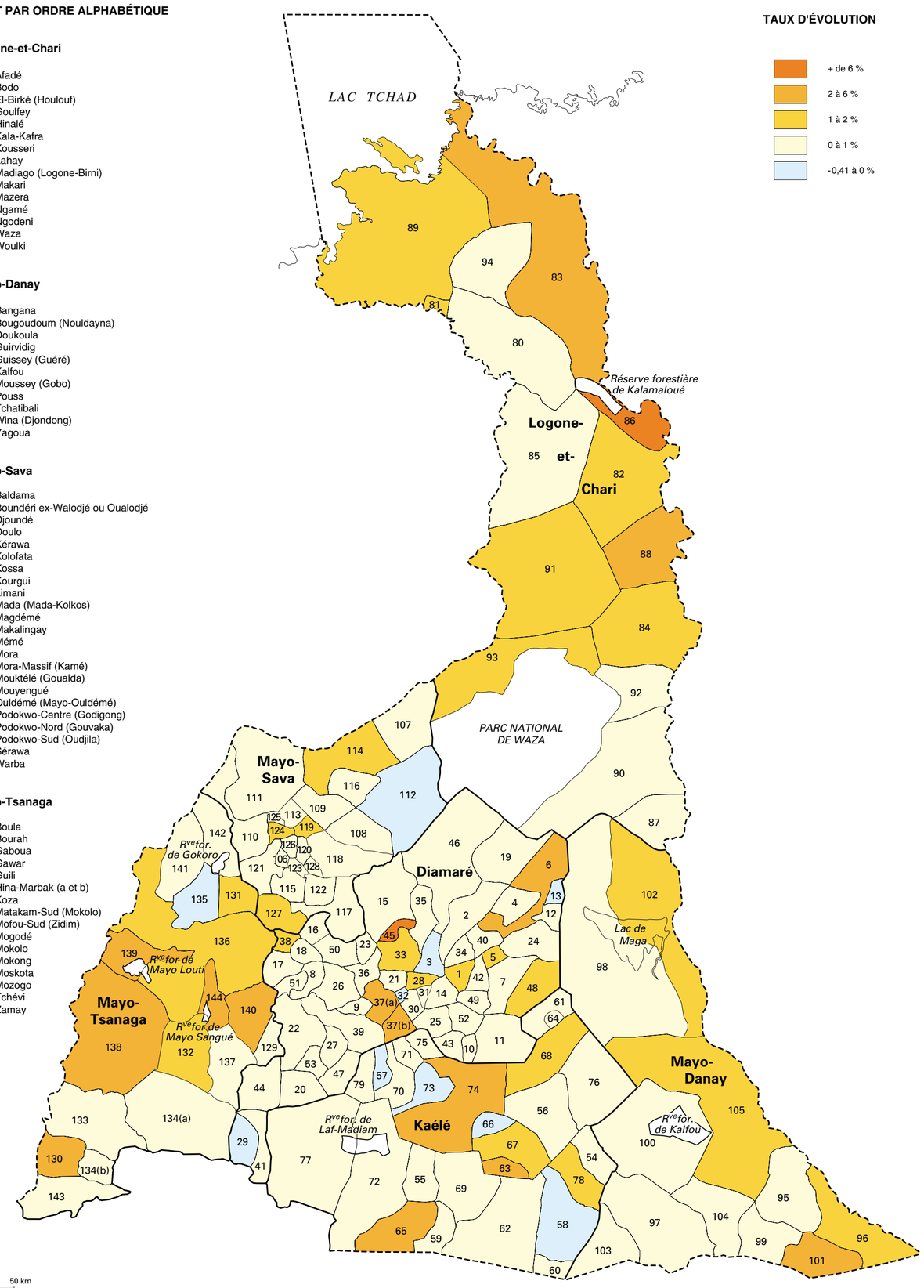
Limite de canton
Limite de département
Frontière

Échelle 1 : 1 000 000
0 10 20 30 40 50 km

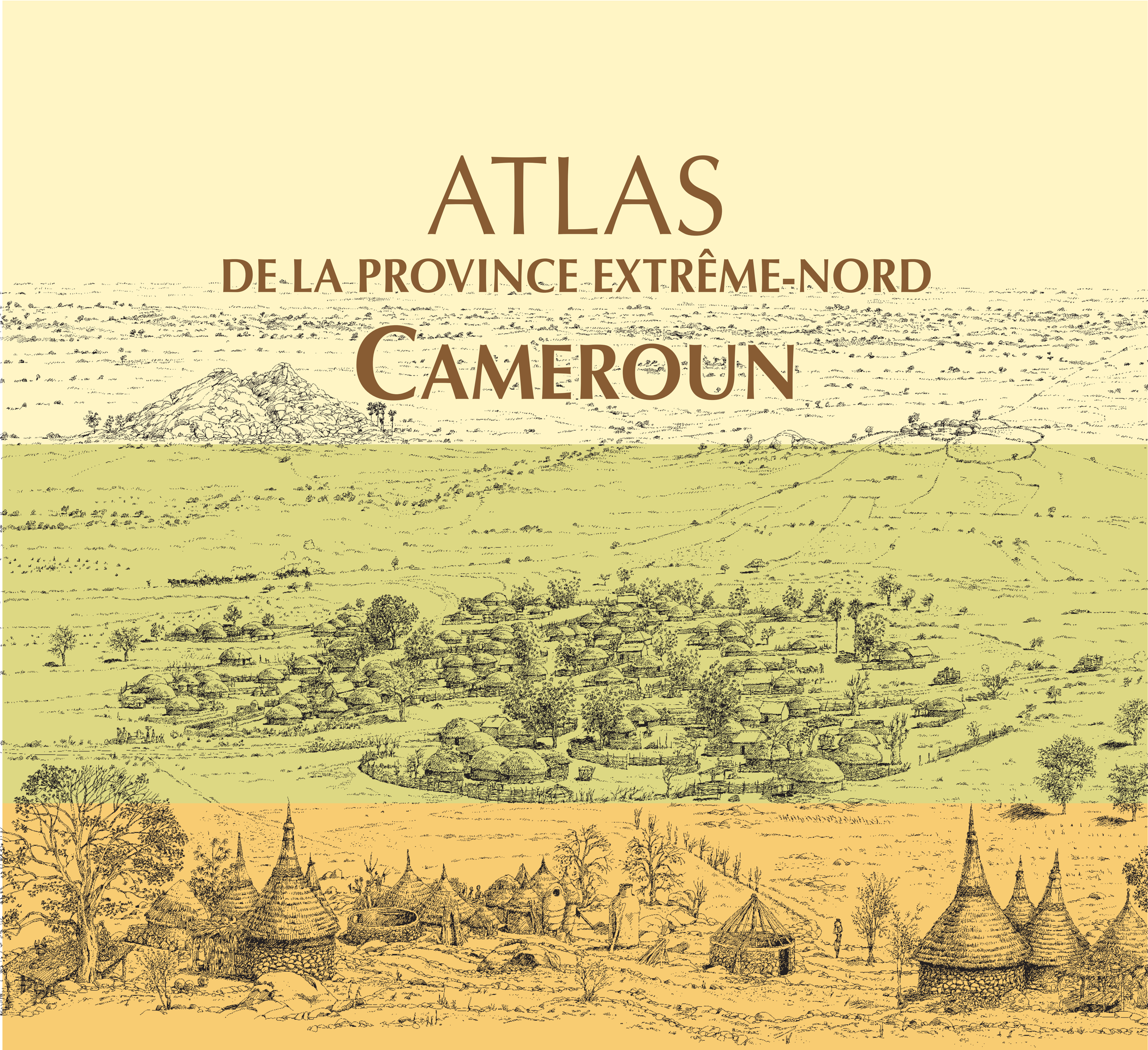
ÉVOLUTION DE LA POPULATION
(de 1968 à 1987)

TAUX D'ÉVOLUTION

- + de 6 %
- 2 à 6 %
- 1 à 2 %
- 0 à 1 %
- -0,41 à 0 %



ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN



République du Cameroun
MINREST Ministère de la recherche scientifique et de la technologie
INC Institut national de cartographie

IRD
Institut de recherche pour le développement

ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

République du Cameroun
MINREST MINISTÈRE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
INC INSTITUT NATIONAL DE CARTOGRAPHIE

Paris, 2000

Éditions de l'IRD
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Coordination des travaux

Christian Seignobos
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier Iyébi-Mandjek
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine Chauviat, Michel Danard, Éric Opigez (LCA)

avec la participation de
S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Manya, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d'information géographique Savane de l'IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de
Pierre Peltre
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

avec la collaboration de

Paul Moby-Étia
Directeur de l'Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture
Christian et Fabien Seignobos

Secrétariat d'édition
Marie-Odile Charvet Richter

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l'échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureau, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.

ATLAS RÉGIONAUX ANTÉRIEURS
publiés par l'Orstom

MANDARA-LOGONE
A. Hallaire, H. Barral (1967)

BÉNOUÉ
J. Boulet (1975)

OUEST 1
G. Courade (1974)

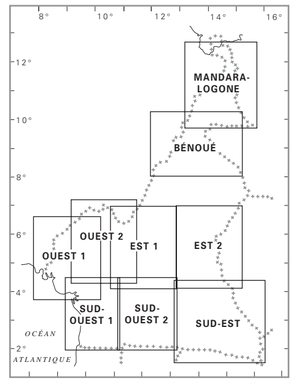
OUEST 2
J. Champaud (1973)

EST 1 et **EST 2**
J. Tissandier (1970)

SUD-OUEST 1
A. Franqueville (1973)

SUD-OUEST 2
J. Champaud (1965)

SUD-EST
H. Barral, A. Franqueville (1969)



Le code de la propriété intellectuelle (loi du 1er juillet 1992) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD Éditions, MINREST/INC - 2000

ISBN 2-7099-1444-1